

Fêtes Nationales et Religieuses aux Etats-Unis

SUITE ET FIN



Il faut n'avoir pas vu tout cela pour ajouter foi aux propos qui circulent quelquefois sur le peu de répugnance qu'auraient les Etats-Unis à devenir royauté ou empire. Il se peut que certains « princes marchands », possédant tout ce que peut donner la richesse, aient la secrète fantaisie de jouer par surcroît le rôle d'hommes de cour, mais la masse de la nation est d'un autre avis ; cette date de l'Indépendance est et restera une date sacrée. C'est le

jour où certainement se brûle aux Etats-Unis le plus de poudré, sous forme de feux d'artifice et surtout de pétards. Ceux-ci éclatent avec une telle suite et une telle fureur que les rues de la ville en deviennent insupportables et que le beau monde n'a qu'une idée, le 4 juillet : se réfugier à la campagne. Mais, dans les coins les plus reculés, sévit le même fléau. Quand on n'a plus de poudre, on fait des feux de joie, on incendie par exemple quelqueasure abandonnée en la bourrant de résine, de copeaux trempés dans l'huile, etc., on fait sauter une vieille diligence, que sais-je ? Tout est bon, pourvu qu'il y ait du feu et du bruit.

Le 22 février est aussi à sa façon une fête patriotique ; la Bourse est fermée, les affaires s'interrompent le jour anniversaire de la naissance de Washington.

Mais cette fête-là n'a rien de populaire ; elle se passe surtout dans les salons, entre fils et filles de l'Indépendance et de la Révolution, c'est-à-dire entre les descendants de ceux qui furent mêlés à ces grands faits historiques et qui portent en conséquence une sorte de décoration quasi nobiliaire. C'est l'aristocratie américaine en effet. Mon étonnement fut grand là-bas de voir le prix que les femmes attachent au fait d'être admises dans la société dite des Dames coloniales. L'une d'elles me montra un arbre généalogique qui la faisait remonter à un demi-frère de Guillaume le Conquérant et lui assurait la possession d'un magnifique certificat et d'une plaque honorifique.

Le 30 mai est le jour de la Décoration, rien qui ressemble cette fois à un ordre quelconque, décoration des tombes, jour de deuil à l'origine. Après la grande guerre de 1861-1865, un mouvement pieux porta chaque ville et chaque village à parer de fleurs les tombes des soldats. Il faut voir, sur l'ancien théâtre du conflit, ces immenses cimetières nationaux qui renferment des milliers de victimes ! Mais les corps étaient rapportés souvent au pays ; des compagnies d'assurances s'étaient formées pour rechercher les cadavres et les rendre à la terre natale. Dans les moindres villages, il y a donc des tombes de soldats morts au champ d'honneur ou des pierres commémoratives pour ceux qui ne sont

pas revenus; et, comme dans les grandes villes, bien qu'avec moins de pompe et en moins grande foule, une procession va régulièrement les visiter. Ce sont des détachements de vétérans qui composent le cortège. On plante de petits drapeaux, on dépose des bouquets, des couronnes et on prononce force discours. A tous les rangs du peuple, en Amérique, existe le goût des harangues et un don naturel pour les débiter.

Il n'y a pas de Carnaval aux Etats-Unis. Seule cette ville hispano-française, la Nouvelle-Orléans, qui donne aux Américains lorsqu'ils la visitent l'impression d'un voyage dans le midi de l'Europe, conserve précieusement la coutume païenne du Mardi-Gras, à laquelle tient la population créole et qui fait la joie des nègres. De toutes parts on y afflue par curiosité; les fenêtres sont retenues sur le passage des défilés de masques, et il est difficile de se loger à moins d'avoir loué des appartements d'avance. Saint-Louis achète d'ordinaire les costumes et les accessoires de cette grande mascarade, qui servent dans le cortège du *Prophète*, accompagnement obligé de la grande foire d'octobre, où se retrouve aussi la trace des origines françaises de Saint-Louis. Illumination générale, réjouissances de toute sorte. On se croirait d'autant plus en France que, comme à la Nouvelle-Orléans, beaucoup de rues et de familles portent des noms de chez nous.

Pâques arrive, inaugurant les modes nouvelles, surtout sous forme de chapeaux. C'est autre chose encore qu'une fête religieuse: c'est la fête des fleurs et un prétexte à cadeaux, prétexte toujours saisi avec empressement en Amérique. On ne soupçonne pas ailleurs avec quel luxe, quelle multiplicité d'attentions, l'amitié, la simple amitié entre femmes se manifeste. Des plantes, des arbustes, azalées enrubannés, grands lis blancs des Bermudes au feuillage sombre volent d'une maison à l'autre, envoyés par miss X à miss Z, et réciproquement; les hommes ne se réservent pas comme chez nous le droit d'offrir des bouquets. La vitrine des fleuristes est resplendissante et mille jolis brimborions, marqués au nom de Pâques, s'étalent chez les bijoutiers, les papetiers, les confiseurs, etc. Comme à Noël, les fenêtres sont enguirlandées pour charmer les passants; chaque maison offre l'aspect d'une serre. A l'église, les fidèles des deux sexes portent tous un bouquet printanier à la boutonnière ou à la ceinture; l'odeur des violettes, des jacinthes, des jonquilles, s'ajoutant à l'extrême chaleur, peut devenir très difficile à supporter. Ce n'est pas la piété seulement qui attire une foule énorme, c'est aussi la musique. L'esprit de rivalité qui existe entre les différentes congrégations fait donner des sommes exorbitantes aux chanteurs. Une église de la Cinquième Avenue, à New-York, paye, dit-on, ses chœurs, organiste compris, sept mille dollars (35,000 francs). Tous ces frais, qu'on s'en sou-

vienne, sont à la charge des seuls paroissiens.

Le *Thanksgiving day*, jour d'action de grâces qui se prolonge pendant toute la semaine suivante, est une fête bien purement américaine. Elle survient en général le dernier jeudi de novembre, mais sa date est annuellement proclamée par le Président. L'action de grâces a lieu le matin à l'église et continue sous forme de réunions de familles, de repas, où figure inmanquablement le dindon national. Il faut voir le dindon américain, qui pèse parfois jusqu'à trente kilogrammes à l'état sauvage; c'est un des oiseaux les plus majestueux et les plus beaux qui soient au monde. Même sorti de sa forêt d'origine et réduit en servitude, il éclipe absolument ses frères importés et dégénérés dans les basses-cours d'Europe. Le rôti excellent qu'il procure est servi avec accompagnement de confitures; un pudding gigantesque complète le festin. Tout cela rentre dans l'action de grâces. Il y a la si jolie histoire d'une puritaine de la Nouvelle-Angleterre qui, aigrie par le chagrin, se refusa résolument à célébrer la fête, sous prétexte qu'elle ne pouvait sans hypocrisie rendre grâces à Dieu, qui lui avait pris en un an son mari, tombé du haut d'un échafaudage, et sa fille, morte de consommation après un frère aîné. Au lieu de manger en famille le dindon et le plum-pudding de rigueur, elle resta obstinément chez elle pour faire de la charcuterie, ayant tué son cochon. Au cours de cette opération, qui ressemblait à un défi, le malheur voulut qu'elle renversât une chaudière pleine de graisse bouillante; cette graisse lui tomba sur le pied, l'immobilisant pour une bonne partie de l'hiver. Des voisins vinrent à son secours; sans se douter de la catastrophe, ils lui apportaient un peu de dindon.

— Mais, dirent-ils, en la voyant si horriblement brûlée, attendez pour le manger que vous ayez vu le médecin.

— Non, répliqua la rebelle, rappelée au devoir, en s'emparant de l'assiette, je mangerai tout de suite, je mangerai tout, je ferai sans tarder mon action de grâces. Le Seigneur m'a matée, il m'a appris que j'avais encore à le remercier de bien des choses.

Et, la face convulsée par la souffrance, elle avala coûte que coûte jusqu'à sa dernière bouchée de dindon (1). Une puritaine prend ainsi au sérieux le plaisir même et fait intervenir en tout la conscience.

Ce n'est pas seulement par le sacrifice d'un dindon mangé en famille que les Américains rendent grâces au Seigneur des biens reçus dans l'année. Le *Thanksgiving* est aussi le grand jour du foot-ball dans toute l'étendue des Etats-Unis. Les villes, les universités, les écoles entrent en lutte les unes contre les autres; il n'est pas de village si petit qu'il ne se mette de la partie; les

(1) *A tardy Thanksgiving*, par Mary Wilkins.

jeunes filles, quoiqu'elles ne doivent être que spectatrices, sont aussi excitées que les garçons, car elles ont toutes des frères, des parents, des amis, des fiancés parmi les champions.

Il est inutile de décrire ici les règles de la *base ball*, du *foot ball*, du *golf*, du *polo* et autres sports qui ont pris leurs lettres de naturalisation en France, si bien que nos journaux rendent compte aujourd'hui des parties engagées au Bois de Boulogne; mais ce qu'on ne peut concevoir quand on ne l'a pas vu, c'est l'excitation frénétique, passionnée à laquelle tout cela donne lieu en Amérique, c'est la place que tient dans la vie de tout écolier, de tout étudiant, de tout membre d'un club athlétique quelconque, de tout jeune homme enfin, le *foot-ball*, ce jeu national par excellence. Une ligue de joueurs professionnels exerce ses talents dans les villes principales, représentant chacune de ces villes; il y a des ligues secondaires pour les moins grandes localités; un bon joueur professionnel peut gagner jusqu'à quinze mille dollars par an (75,000 francs) et les paris sont considérables. L'une des premières choses qu'on me fit visiter à New-York fut un site pittoresque, sur la rivière de Harlem, où se trouvent les immenses terrains, l'arène superbe consacrée au lancement de la balle. En sortant de la Bourse, les plus graves financiers courent se reprendre, par le spectacle des parties engagées, à l'enthousiasme, à la jeunesse, à la santé.

La *base ball* se joue du mois de mai au mois d'octobre, le *foot ball* de septembre à novembre seulement.

Les étudiants des universités s'y distinguent au premier rang, parmi les amateurs. Dans les collèges, être élu capitaine de *foot ball* est un grand honneur et, de fait, cela suppose de la résolution, du sang-froid, du courage, l'œil vif, le geste adroit et, au moral, les qualités d'un *leader*, d'un meneur. Quoique la force brutale ait dans ces jeux une grande part, il y faut autre chose encore, il y faut l'emploi raisonné, scientifique, pour ainsi dire, de cette force. L'habitude une fois prise de l'élan, les qualités spéciales d'un *rusher* qui se fraye un chemin à travers tout, sont fort utiles appliquées à l'ensemble de l'âpre vie américaine. Aussi, malgré les mauvais côtés du *foot ball*, bras démis, clavicules cassées, accidents de toute sorte, les mères acceptent-elles que leurs fils se livrent à ce violent exercice. Chaque université a ses couleurs: Harvard le rouge et l'œillet; Princeton le jaune et noir, couleurs hollandaises de la maison d'Orange, chrysanthème attaché d'un nœud de ruban; Yale le bleu et le bleuet ou, le bleuet manquant au mois de novembre, la violette. Et les maisons auxquelles appartiennent les étudiants, ou les anciens étudiants, de chaque université, sont, durant la partie, pavoisées à ces couleurs; un foulard de telle ou telle nuance flotte au bout de l'ombrelle des femmes, selon les sympathies de cha-

cune. Qu'on se figure l'aspect des grands jours: vingt mille spectateurs peut-être, des *drags* à quatre chevaux, d'interminables files de voitures et le flot populaire vomit sur les hauteurs de la Huitième Avenue par les chemins de fer aériens. C'est formidable. Les couleurs engagées papillotent et brillent au chapeau ou à la boutonnière de chaque individu, révélant à quel parti on appartient; et la victoire est acclamée ni plus ni moins que ne l'est chez nous le grand prix, sauf qu'aucun hourrah ne sonne aussi haut que le hourrah américain.

Tout se passe de même dans les campagnes, proportions gardées. J'ai assisté, dans l'Etat du Maine, à un *foot-ball* d'actions de grâces, — puisqu'il avait lieu le jour de Thanksgiving, — entre la jeunesse de South-Berwick et celle de Portsmouth. Le temps était clair et magnifique, malgré la saison avancée; on se serait à peine cru en hiver, tant les pins blancs et rouges, les sapins, les mélèzes qui dominent dans les grands bois, au-dessus de la torrentueuse rivière Pissatauqua, donnaient une belle verdure nuancée. Les Montagnes Blanches dessinaient leur imposante silhouette à l'horizon et le mont Agamenticus, tout bleu, semblait se dresser auprès de nous, avec intérêt, comme un juge de la lutte. Autour de l'aire réservée aux champions il y avait toutes les charrettes, tous les *buggies*, tous les véhicules variés de la contrée; une foule rustique, très compacte, se partageait entre les deux camps. Je dis rustique malgré les dehors bourgeois des hommes en paletots et chapeaux mous, et malgré l'élégance des jeunes filles, vêtues d'habits genre plus ou moins tailleur. C'est ainsi que fermiers et fermières nous apparaissent aux Etats-Unis.

Les joueurs, en culottes rembourrées et piquées, en plastron à manches, les jambes protégées à la façon des lutteurs antiques, venaient dans les intervalles du combat se réfugier, meurtris, déchirés, en sueur, sous le manteau qu'on leur tendait pour les préserver d'une fluxion de poitrine. Je ne compris rien au jeu, sauf qu'il y avait onze combattants de chaque côté, qu'il s'agissait d'arrêter à tout prix, dans sa course folle, celui qui tenait la balle et qu'il en résultait d'effrayantes collisions, des piles de bras, de jambes et de têtes emmêlées comme sont les membres de certaines idoles indiennes, d'une façon tellement inextricable qu'il devenait impossible de reconnaître le propriétaire de chacun de ces objets. Ce qui m'étonna le plus fut qu'à l'issue du combat il n'y eut pas plus de blessés et aucun mort. South-Berwick avait gagné. J'en fus bien aise, car il m'avait régalaré; le matin, du meilleur dindon que j'eusse mangé de ma vie.

Les récréations américaines sont généralement athlétiques, on le voit. Le fond des réjouissances populaires reste assez barbare: manger, boire, se battre et brûler de la poudre. Encore ces plaisirs sont-ils rares. On a voulu les augmenter en intro-

duisant, entre le 4 juillet et le Thanksgiving, une autre fête dite le Jour du Travail et fixée au premier lundi de septembre; on essaye, en outre, l'été, d'organiser, pour le populaire, des feux d'artifices, des amusements nombreux sur les plages des îles qui continuent et entourent New-York, si admirablement situé, mais il n'y a pas là-bas cette soif de distractions variées qu'a chez nous la classe ouvrière. Les gens travaillent d'un travail trop dur, la bête humaine est trop surmenée pour qu'une bonne journée de repos en famille ou une heure d'oubli, en tête à tête avec une bouteille, au fond de quelque *bar*, selon le caractère et les habitudes du personnage, ne soit pas considérée comme fête suffisante. La sociabilité, d'ailleurs, n'existe pas comme chez nous. L'Américain est beaucoup plus individuel, beaucoup moins mouton de Panurge. Suivre docilement la foule, aller où tout le monde va, parce que tout le monde y va, il s'en soucie peu; et une fête populaire n'est-elle pas principalement formée par le spectacle que se donnent les uns aux autres des badauds endimanchés? L'Exposition de Chicago a peut-être été un premier pas fait vers une certaine éducation esthétique, cette éducation qui nous vient par les yeux dans nos villes européennes pourvues d'un passé, de monuments et aussi de

musées dont l'entrée est gratuite. Il fallait voir l'expression recueillie, presque stupéfiée, de cette multitude venue de tous les coins les plus reculés d'un continent immense et mise, pour la première fois, en présence de l'Art, du Beau qui a besoin, quoi qu'on en dise, d'être expliqué pour qu'on le sente. La plupart restaient muets. Quelques-uns parlaient de la Jérusalem céleste, car toutes les émotions profondes d'un Américain le ramènent à l'idée religieuse. Le jour où ils seront devenus artistes, ils auront beaucoup de charme en plus et quelques vertus de moins peut-être. La philanthropie si éclairée des classes dirigeantes ne se trompe pas, je crois, en leur donnant, pour le moment, en fait de fêtes, le plus de congés possible à la campagne, en créant, pour les ouvriers et leur famille, des campements dans la montagne ou au bord de la mer, et pour les gamins, rassemblés en brigades, des voyages à pied qui exercent leur vigueur. Ces fêtes-là en valent bien d'autres et n'ont pas de mauvais lendemain.

TH. BENTZON.

FIN



NUIT D'ÉTÉ

*Les dômes verdoyants, que baigne la lumière,
Ependent vers le sol de tranquilles clartés.
Aux feuilles des bouleaux, scintillante poussière,
S'éparpillent encor les rayons argentés.*

*Sur ces bois endormis dans un vague silence,
L'astre aux reflets pâlis gravite en un ciel pur :
Que cette solitude éclairée est immense !...*

*Dans les étangs muets, la coupole d'azur
Splendide vient mirer sa parure d'étoiles.
Le firmament sourit en repoussant ses voiles,
Et l'admirable nuit, étincelant de feu,
Soudain semble, là-haut, l'auréole de Dieu.*

*Charmeuse solitude et reposant milieu
Où l'on vivrait inerte et bercé dans le bleu !*

*En vain d'un ciel d'été rayonneraient les flammes ;
Sous la fraîcheur suave et sombre des taillis
L'apaisement qu'on rêve engourdirait les âmes :
On se croirait enfin au seuil du paradis !*

SYLVANE DE KERHALVÉ.



TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

XV



QUELQUES mois ont passé : Yves est de retour. Aucune instance ne peut plus décider Pierre à différer son projet. Tout ce que les conspirateurs ont pu obtenir de lui se résume à ceci :

Prendre un congé au lieu de donner tout de suite sa démission qui, toute prête dans le tiroir d'Yves, ne sera transmise que par celui-ci...

Faire à la Chartreuse une retraite préparatoire avant d'y entrer définitivement.

Pierre s'est résigné ; mais il ne se sent aucun doute

et, avant de partir, il tient à faire ses vrais adieux. Faubert l'accompagnera à Grenoble ; Yves et Alix sont à Kerhédren ; c'est là que Pierre dirige son déménagement de Vincennes et va passer ses derniers jours.

Avant son départ pour la Bretagne, il a été embrasser une dernière fois Marie, qu'il ne trouvera pas en repassant par Paris ; cette pensée lui cause un vrai regret, qu'il cherche à tromper en lui consacrant sa dernière journée de Kerhédren. Il réunit, pour les lui envoyer, les deux ou trois cahiers où, depuis quelques années, de moins en moins longuement, quelques notes jetées au hasard de la plume ont consigné sa vie.

Il a tout relu. Si pénible que cela lui fût, il se l'était imposé. A la fin restent quelques pages blanches ; ce sera sa lettre d'adieu à la sœur chérie dont le nom révient si souvent dans les échos de ses souvenirs. Même si loin, si profondément séparés l'un de l'autre qu'ils l'aient été, on sent d'un bout à l'autre que la fraternelle intimité des cœurs a eu raison de l'absence :

...Oui, toi seule, ma bonne Marie, toi seule m'auras vu pleurer. Je me sens triste, ému, de tout ce que je regarde, de tout ce qui vibre en moi

et autour de moi. Mais si, vis-à-vis de moi-même, par-ci par-là, dans quelque solitude de ces lieux chéris, je cède au doux attrait d'un libre désespoir, personne ne me voit, personne ne me verra plus faiblir. Je ne le veux pas !... Toi, cela m'est égal !... Au point que, si je te retrouvais, je ne jurerais pas de ne pas recommencer !

Pourquoi faut-il que cette mission, cette retraite, cette absence, cette cause maudite, quelle qu'elle soit, m'empêche d'aller t'embrasser encore en retraversant Paris, demain ? Tu m'objecteras peut-être que se dire adieu demain, ou se l'être dit il y a huit jours... le résultat sera vite le même ? Il y a huit jours, j'aurais pu en convenir ; aujourd'hui, je ne trouve même pas de comparaison possible... Pense donc : nous revoir demain, ne fût-ce qu'un quart d'heure, ou ne plus nous revoir jamais !

Jamais !!!

Quel vilain mot que ce jamais ! Tout me le répète de plus en plus, avec des intonations de plus en plus attachantes, qui auraient déjà ébranlé une résolution moins trempée et moins fondée que la mienne. Je suis à l'heure la plus pénible. Et elle l'est, je t'assure ! Mais, tu priés pour moi !

Une fois le fait accompli, je souffrirai moins.

Pourquoi m'avoir imposé là-bas cette retraite préparatoire ? A peine le seuil franchi, j'aurais voulu dépouiller tout du vieil homme, même les vêtements, et n'être plus qu'un novice quelconque, oublié, inconnu, perdu au milieu de tous ces ennemis du monde, amants de la solitude et de la mort. Je suis fatigué d'être ce pauvre Pierre de Kerhédren. Un être faible, malheureux et déçu, qu'on a beaucoup envié — beaucoup trop ! — et beaucoup plaint — pas assez !

Décoré et capitaine avant trente ans ! Tu voulais, ma bonne Marie, me prendre par la fibre de la carrière et de l'ambition. Tu aurais réussi si la goutte de poison introduite dans une seule de mes fibres n'avait corrodé toutes les autres.

Tout est fini pour moi, bien fini ! Il n'y a plus qu'à se mettre en face de la réalité.

T'ai-je dit que cet excellent Faubert compte m'accompagner à Grenoble ? Pas jusqu'au couvent, a-t-il bien spécifié ! Pauvre ami ! Son affection me touche ; votre affection à tous, dont l'adieu me semble si cruel ! Yves veut aussi, demain, ne me

dire qu'au revoir et venir dans quelques jours, là-bas, s'assurer lui-même du résultat de ma retraite. Alix ne peut plus me parler ni me regarder sans avoir des larmes aux yeux. Et tous ses moucherons, eux-mêmes, sont toujours après moi, au refrain de : « Pourquoi pars-tu, grand Pierre ? » Ils ne m'appellent plus autrement, sans doute par opposition avec mon filleul, que vous baptisez tous : « petit Pierre ». Ils sont gentils comme tout, ces bambins. Et moi, je suis ému comme un serin.

Je voudrais que tu puisses voir aussi combien Yves et Alix ont embelli notre vieux Kerhédren; nos grands arbres n'ont pas changé, mais il y a des massifs de fleurs partout, et l'allée des gros lauriers-roses descend jusqu'à la mer. Maintenant que tous sont fleuris, c'est un véritable enchantement. Et le petit bois, les fourrés épineux, les haies embrouillées de genêts et d'aubépines, que tu admirais tant, le long de nos folles chevauchées!

Ton alezan est le seul qui reste de ce temps-là; pauvre vieux! Tous ici, à commencer par Yves et Alix, le vénèrent comme quelque bœuf Apis. Cela me rappelle le cheval de papa; il en occupe d'ailleurs la stalle; mais, rassure-toi, il n'a pas encore l'air apocalyptique de Ganymède! Il s'enselle pas mal, mais se présente encore fort bien; et il y va de certains temps de galop qui font le bonheur d'Yves... Et le mien! Car je n'ai pas pu résister au désir de le monter aussi. Cela ne m'était pas arrivé depuis?... Je ne cherche pas, c'est trop loin, mais je reste convaincu que mon grand départ seul m'a rendu digne d'une telle faveur.

D'ordinaire, il y a toujours une série de prétextes : il est indisponible; on l'a attelé longtemps, la veille, pour les enfants. Et puis, pour moi, cavalier, les autres doivent être plus amusants à monter. Celui-ci est trop vieux, trop usé, trop faible... Alix m'a toujours raconté tout cela avec une sincérité parfaite. Et je ris ensuite, la voyant tranquille, quand son hercule de mari franchit d'une enjambée l'échine de ton Djebel et file dessus grand train, ses longues jambes rasant la terre.

Pour tout dire, je dois ajouter que, dès que le terrain est mauvais, dès que Djebel souffle un peu, Yves renjambe l'échine et, pour un peu, dans sa sollicitude, il porterait l'animal dans ses bras!

Nous avons couru les environs beaucoup ensemble, et j'ai couru beaucoup tout seul. J'ai tenu à revoir tous ces lieux marqués de tant de souvenirs.

Souvenirs insignifiants!

Insignifiants!... Qu'est-ce qui signifie donc quelque chose ici-bas?...

Souvenirs bien doux!

Et je m'y suis replongé tout entier, et j'en vibre tout entier. Et c'est là ce que je préfère, c'est cela seul que j'aime dans ma vie que je viens, pen-

dant ces quelques jours, de ressusciter dans son intégrité complète.

Oui, ma vieille sœur chérie, j'ai tout revécu. Tout! Tu m'entends?... Tout!

Nous avons commencé ensemble; à nous deux seulement j'avais eu le courage, et tu avais eu la patience de rouvrir ce cœur muré. Et il le fallait: tu avais raison! Je vivais comme un inconscient. Si l'on a le droit de vivre comme un inconscient (ce que je n'oserais déjà pas affirmer), on n'a pas le droit de quitter la vie ainsi. Ce n'est même pas digne.

Je me suis ressaisi tout entier; je sais qui je suis, ce que je souffre, ce que je veux et ce que je fais.

J'ai revu notre incomparable enfance; et, facilitée, protégée, bénie par les deux tombes bien-aimées, si tôt ouvertes, notre entrée à tous dans la vie. Chacun de nous, dans la voie qu'il s'était choisie, n'a-t-il pas aussitôt trouvé tout!

Et, tu le liras dans ces pages, à mon retour du Tonkin, n'avais-je pas le droit de me dire le plus heureux des hommes? Non seulement avoir vaincu tant de choses là-bas, comme en France, mais sentir que l'on tient tout: carrière, ambition, honneur, jeunesse, amour!...

Ai-je été le présomptueux des Livres saints, qui se glorifie lui-même et tombe dans l'abîme, avant même qu'ait expiré sur ses lèvres l'hymne qu'il chantait à sa propre louange?

Tout ce que je sais, c'est que je suis tombé dans un abîme insondable.

Et qu'est-ce qu'il a fallu pour cela? Qu'est-ce qui a suffi?

Une femme!

La femme que j'adorais! La femme dont le nom, l'image et le souvenir m'avaient suivi partout.

Partout et toujours: nous nous l'étions juré!

Toujours et partout, devant Dieu, nous étions l'un à l'autre.

Toujours et partout, devant les hommes, nous allions l'être aussi.

...Et la trouver la femme d'un autre!!!

Dieu seul peut savoir la profondeur de ce que j'ai éprouvé. Indignation, colère, mépris, dégoût, fureur, folie à voir rouge, et désespoir!... Surtout désespoir, effondrement et mort!

Que ne suis-je mort là-bas? Mort pendant le long retour si vibrant de bonheur et d'espérance? Vraiment mort... cesser de vivre, n'est-ce pas cent fois préférable à continuer la vie comme un rouage inutile, avec un amas de cendres au cœur?

Ou bien, que n'est-elle morte, elle?

L'avoir perdue pour l'avoir perdue, quelle douce consolation me laisserait la pensée qu'elle ne m'a quitté qu'à l'appel de Dieu! Quelle douce consolation me laisserait l'espoir de la retrouver à moi, pour toujours, par delà cette vie! Je souffrirais cruellement de faire, solitaire ici-bas, la route rêvée à

deux. Mais cette souffrance, tu ne peux deviner ce que je l'envie, ce que je l'eusse bénie, en comparaison de ce que j'éprouve depuis deux ans.

Tu te rappelles évidemment ces mots, qu'on retrouve dans les légendes de la famille et qui sont gravés sur toutes nos tombes :

L'espoir des Kerhédren est fort contre Dieu même.

L'amour des Kerhédren est fort contre la mort.

La mort n'eût même pas affaibli mon amour. Je me répétais cela, ce matin encore, à genoux sur la pierre chérie, et emporté peu à peu par une douce vision.

Rêve ou folie, qu'importe !

...J'étais sur la tombe de Madeleine. Madeleine morte, enfermée là depuis des années... L'air était très pur ; je n'entendais rien que, par-ci par-là, le chant d'un oiseau ; je ne voyais rien que le ciel très bleu au-dessus de la tombe très blanche, et des fleurs plantées par moi et devenues buissons. Je les reconnaissais toutes, ces fleurs, une à une, pour ainsi dire. Les plus belles, je les avais apportées à certaines fêtes, à certains anniversaires, à des jours qui ravivaient plus spécialement de doux souvenirs. Les autres, c'était la moisson quotidienne, augmentée par la botte de roses que je tenais encore dans mes bras ; et cette moisson était si touffue, si abondante, que je soupirais profondément devant tant de jours vécus seul. Je me sentais fatigué, à bout.

« L'espoir des Kerhédren est fort contre Dieu même. » Un oiseau chanta ; je levai la tête.

Mon Dieu, la course est longue, mais ne me lassera point. J'espère en sa fin. J'espère en votre bonté. J'espère en son amour !

Tout à coup mon nom, prononcé tout près de moi, me fit tressaillir... C'était elle !...

Madeleine, plus adorable que jamais, avec son visage tendre, ses cheveux dorés, son regard limpide...

— Dieu nous a entendus, dit-elle ; viens, mon Pierre.

J'étendis les bras pour la saisir ; mais, quoique sensible à ma vue, et toute proche, elle était hors de mon atteinte. Un léger voile sombre, qui faisait encore ressortir son éclat, flottait autour d'elle, nous séparant.

— Qu'est-ce ?...

— C'est mon deuil. Même au ciel, je suis triste ; j'étais triste, puisque je t'attendais en vain ! C'est fini ! Viens, mon bien-aimé. Toujours et partout. L'éternité est devant nous !

Le voile noir s'était déchiré en nuage. Et, blanche, rayonnante, éblouissante, comme l'avait si souvent entrevue mon imagination, Madeleine était devant moi ! Elle m'appelait, m'entraînait ; nos malheurs étaient finis.

J'étais ivre de bonheur, de lumière. Je... Qu'allais-je écrire ?...

...Pardons, ma bonne Marie, je suis fou ! Qu'ai-je rêvé ce matin ? Le soleil m'aura tapé trop fort sur la tête au cimetière, voilà tout !

Pour terminer avec M^{me} de Céral, j'aurais dû avoir la force de faire ce que tu me demandais, et lui donner de vive voix le pardon que cette malheureuse réclame. Puisqu'elle le réclame ainsi, pourquoi n'avoir pas été tout à fait généreux ?... Pourquoi ?... Maintenant que je suis sous l'impression de ce coup de soleil étrange, je me demande plus que jamais si je n'ai pas eu peur de moi-même, moins peur de ma haine pour M^{me} de Céral, que peur de revoir tout à coup, dans M^{me} de Céral, ma Madeleine d'autrefois ! Et si je pouvais les séparer ! Mais je ne le puis et je ne le dois pas. Et c'est pour cela que demain je serai à la Chartreuse, mort à tout jamais aux vaines joies d'ici-bas.

Tu lui as dit, n'est-ce pas, que je lui pardonne ? Redis-le-lui, et de ma part. Elle a tant souffert ! Ce que tu m'as raconté d'elle est vraiment lamentable. Oui, j'aurais dû être généreux et ne pas refuser ce dont elle t'avait parlé comme de « sa suprême espérance ».

Je lui pardonne de tout mon cœur. Je ne veux rien emporter dans ma solitude des amertumes passées ; le calice est épuisé. Que Dieu la rende heureuse, malgré tout ce qu'elle m'a fait souffrir. Moi, j'oublierai tout !

J'oublierai tout : dis-le-lui ; mais ne lui dis pas le si je puis que mon cœur tremblant ajoute tout bas.

Quid hoc ad æternitatem ?

Adieu, ma sœur bien-aimée ; prie pour moi ! Que le ciel te récompense du bien que tu fais à tous, autour de toi, et que tu n'as jamais cessé de faire au frère qui, de toute son âme, t'aime, te remercie et reste

A toi.

PIERRE.

XVI

Jusqu'au dernier moment, Madeleine avait espéré que l'intervention de Marie obtiendrait de Pierre, avant son départ, la suprême entrevue du pardon. Quand elle apprit qu'il était venu dire son dernier adieu à sa sœur, qu'il avait pardonné le passé, mais qu'il se refusait absolument à la voir, elle sentit qu'un coup immense lui était porté. Elle se rendit compte du prix insensé qu'elle avait attaché à ce qui lui était refusé : le voir !

Entendre ces lèvres mêmes qui l'avaient dite infâme, la dire absoute.

Pierre parti ! Pierre chartreux ! Tout irrévocablement fini ! La vie irrévocablement fermée à toute espèce de chances de revoir ! Mourir avec, comme dernier écho de Pierre, son cri de la Croisette et son rire méprisant : « Allez, M^{me} de

Céral, retrouver celui à qui vous vous êtes vendue. Et n'oubliez pas de ramasser vos bagues ».

Elle ne l'a pas revu depuis cette heure terrible, et elle sent bien qu'au fond ce qui la soutenait, ce qui depuis quelques mois la consolait presque, c'était l'espoir de le revoir un jour. Toutes ses facultés se sont inconsciemment tendues vers ce seul but. La vue de Marie, sa ressemblance, son affection, les conversations si souvent vibrantes du souvenir de Pierre, c'était comme une atmosphère heureuse qui l'entourait et lui donnait la sensation de vivre dans l'intimité de celui qu'elle aime; c'était comme un chemin très doux qui la conduisait lentement, mais sûrement, au port rêvé.

Le savait-elle au juste? Se rendait-elle compte de ce qu'elle espérait sans le vouloir? Elle-même n'aurait pu le dire. Elle savait que, tombée dans de douloureux abîmes, elle en avait senti le fond, et qu'enfin elle en remontait la pente; elle croyait que, si longue pût être la côte, un espoir la soutiendrait jusqu'au bout, et qu'apprendre le pardon de Pierre comblerait tous ses vœux.

Or, elle apprend que Pierre lui a pardonné. Comment s'aperçoit-elle en même temps que cela ne lui suffit plus? Aurait-elle jamais osé demander que Pierre vînt lui-même lui apporter ce pardon? N'aurait-elle pas plutôt fui, tremblante, à sa vue?

Qu'il soit à Paris, au Tonkin, à la Chartreuse... ou mort, que lui importe? Elle est pardonnée.

Hélas!

Hélas! que n'est-il au Tonkin, à n'importe quelle extrémité de la terre, plutôt que derrière ces murailles contre lesquelles elle ne peut qu'aller se briser comme contre le mur d'un tombeau!

Aucun voyage, aucun éloignement, aucune difficulté ne l'eût effrayée: elle le sent. Qu'on lui accorde une possibilité, quelle qu'elle soit, et rien ne l'empêchera de se lancer sur les traces de Pierre et d'aller se jeter à ses genoux.

Qu'espère-t-elle donc?... Le voir! Oh! rien que le voir!

Et que pourrait-elle espérer d'autre? Elle n'a même pas une arrière-pensée, lui semble-t-il, puisque son vœu unique pour Pierre, sa prière constante, c'est qu'il soit heureux. N'avait-elle pas souhaité de tout son cœur que ce projet de mariage, dont on avait parlé pour lui à Lyon, se réalisât? N'avait-elle pas maudit cette jeune fille et cette famille qui s'étaient faites pour son Pierre les instruments d'une déception nouvelle?

Or, si c'est la Chartreuse qui doit lui donner le bonheur.

...Pierre, vêtu de la longue bure blanche, la tête haute et le regard sévère, entre le front rasé et la barbe nouvelle où se cache la fine moustache d'autrefois.

Pierre, silencieux, solitaire dans sa cellule, où il ne fait que méditer Dieu et la mort, et d'où il ne sort que pour aller prier en contemplant, ou travailler en priant.

Pierre, dans les longues files de religieux qui serpentent peut-être parfois dans les sapins de la montagne, de ce site admirable et grandiose que ressuscite l'imagination de Madeleine, du fond de souvenirs lointains.

Comment n'a-t-elle pas mieux fixé dans sa mémoire ce superbe pèlerinage de la Chartreuse? Elle l'avait bien admiré pourtant... Elle l'a bien oublié.

Comment n'a-t-elle pas fait plus de questions, lu plus de choses sur le couvent, son organisation intérieure, la vie des religieux? Mais comment pouvait-elle soupçonner qu'un jour cela l'intéresserait autant?

Tout ce qu'elle sera à même de faire pour y remédier, pour combler toutes les lacunes qui peuvent l'être, elle le fera. Hélas! qui lui donnera de jeter un regard, un seul, dans le cloître, dans la chapelle, dans la cellule!

...La nuit, des ténèbres profondes sont piquetées tout à coup de points lumineux; des ombres blanches comme des fantômes sortent de toutes parts, puis la chapelle s'emplit de chants graves et monotones.

La voix de Pierre vibre au milieu d'elle... Oh!... l'entendre!

Et quand s'abaisse le capuchon, sa tête fière doit éclater de beauté et de jeunesse, tranchant sur toutes les autres.

Oh!... le voir!

Il chante, il prie, il regarde le ciel et ne doit plus penser à la terre qu'avec mépris. Chaque jour se lève pareil au jour qui l'a précédé, pareil au jour qui le suivra, jusqu'à celui qui sera le jour de la mort...

Et, pourtant, si c'est là que Pierre doit trouver le bonheur.

...Non!... C'est impossible! Lui si jeune, si tendre, si vibrant, si bien fait pour aimer et pour être aimé! plus rien que la froide et sérieuse mélancolie des tombeaux!... Oh! mon Pierre! C'est ma faute, c'est moi qui ai brisé sa vie; c'est moi qui le précipite vivant dans cette tombe.

Dieu! qu'il y soit heureux: tout vous est possible... Mais plutôt, non, qu'il n'y entre jamais!

Et Madeleine s'agenouille, prie, se désespère, cherchant en vain à quelle planche de salut elle pourrait se raccrocher.

Ainsi, à la suite de quelque naufrage sinistre, un homme à la mer, perdu dans une nuit profonde, sent tout à coup lui échapper la dernière épave où il se cramponnait. C'est la tempête qui l'emporte; on ne voit plus rien, on n'entend plus rien que des sifflements de mort. Alors, dans l'affre suprême du désespoir, de l'agonie qui commence, avant de s'abandonner sous l'étreinte même de la Fin, le malheureux hurle dans un dernier effort, et ose tenter des choses dont la pensée seule l'eût terrifié encore, quelques secondes auparavant.

Tout, plutôt que le gouffre qui s'ouvre et se déroule, et veut se refermer sur le *Jamais plus!*

Ah! si Madeleine pouvait, en cet instant, voir celui qu'elle aime : Pierre accoudé, songeur et triste, à sa fenêtre de Kerhédren!... Si elle pouvait lire les dernières pages que vient d'écrire la main dont elle rêve, lire le nom qui vibre, malgré tout, dans la fin de ce journal et qui est le même nom dont en vibrait le commencement... Si elle pouvait surtout lire dans la pensée dont le journal n'est qu'un faible écho, dans la pensée plus ébranlée à mesure que s'envolent les heures.

Mais elle ne le peut pas!

Le Ciel seul sait cette double lutte et entend le double appel désespéré de deux cœurs qui réclament son secours et sa force.

Que faire? Que faire? Madeleine ne sait plus que la folie de son désespoir. Trop tard! Pierre à la Chartreuse, perdu sans rémission. Hélas! pourquoi n'avoir pas agi plus tôt? Personne ne peut plus rien pour elle; Marie même, rien de plus que les autres.

Oh! s'il était permis de se donner la mort!

Le Carmel, le Carmel bien vite, vocation ou non! Etre enterrée là, avoir quitté le monde quand la Chartreuse en aura emporté son Pierre.

C'est l'ivresse de la souffrance, et puis c'est le calme terrible du découragement.

Tout est regret, douleur, désespoir.

Puis tout est vide, fini... néant!..

XVII

— Explique-nous, avaient dit un jour à la sœur Marie-Véronique quelques pauvres nègres lépreux de ses missions abyssines — explique-nous si tu es venue du Ciel, telle que tu es là, avec ces grandes ailes blanches, et comment tu en es descendue.

— J'espère de tout mon cœur aller un jour, comme toi, au Ciel, mais je n'en viens pas; je n'y ai encore jamais été.

Pourtant, ne serait-ce pas parce que Marie appartient déjà au Ciel qu'elle sait cette lutte que le Ciel seul connaît? Lutte désespérée de deux cœurs qui battent à l'unisson, malgré eux, malgré le temps, la raison, la distance, malgré l'impossibilité totale de soupçonner seulement cet unisson? Chacun souffrant sans savoir qu'il fait souffrir en même temps le même mal. Chacun se croyant seul emporté par le courant qui les entraîne tous les deux, et ne voyant rien que son propre péril, les tourbillons de sa lutte, le gouffre qui est au bout. Chacun barque de sauvetage pour l'autre, qu'il refuse de voir dans ses eaux. Tous deux aveugles et fous de la folle résignation du désespoir, cessant brusquement de vouloir même lutter, hâtant, au contraire, la course qui tarde trop à finir, appelant de leurs vœux l'écueil déjà tout proche, où ils vont se briser d'un choc qui les dé-

masquera tout à coup l'un à l'autre, leur montrant le salut... trop tard!

Mais le Ciel veille sur eux.

Marie de Kerhédren avait reçu des aveux échappés plus brûlants à la dernière heure, quoique incomplets encore. Elle avait promis des prières, donné des paroles de consolation et de secours, mais, sous son inaltérable sérénité, elle a compris qu'elle a plus à faire, qu'elle doit agir plus efficacement, plus immédiatement, et sans le moindre délai.

Le salut dépend avant tout, maintenant, de sa diligence, car il dépend de la seule mise en présence de Pierre et de Madeleine. Elle a réfléchi, prié, et s'est arrêtée à cette conviction en germe dès longtemps dans son esprit : il faut qu'ils se voient.

Comment faire? Comment combiner la chose? Comment décider Pierre, et surtout comment l'atteindre avant que les murs du couvent ne se soient refermés sur sa tête de Breton?

Un mot à la supérieure, pour différer son absence à elle-même. Un télégramme à Pierre pour le retarder en lui donnant un rendez-vous. Un autre à Yves, qui accourt de son côté, et revient, le lendemain, amenant Faubert à la rescousse, car il s'agit pour eux, ou d'apprendre une bonne nouvelle, ou de s'entendre tous les trois pour décider la lutte suprême.

Or, ce n'est pas la bonne nouvelle que Marie peut leur donner : elle a vu Pierre, elle est encore tout émue de l'émotion de son frère; elle est tout attristée parce que, chez celui-ci, l'idée de la vocation religieuse n'arrive même plus à dominer le découragement, et parce que pourtant, envers et contre tout, subsiste sa résolution aveugle : double résolution d'entrer à la Chartreuse, et d'y entrer sans avoir revu Madeleine.

— C'est vrai, j'aurais dû le faire; j'aurais dû céder. J'ai écrit, et je répète que je regrette d'y avoir manqué, mais, je t'en supplie, plus un mot là-dessus! Ne me le demande pas... Je ne le veux pas... Je ne le puis pas!... Toute l'ardeur de ma force généreuse est tombée comme un feu de paille. Tant pis! Laisse passer l'heure déchirante; je serai victorieux malgré tout.

C'est bien! Marie n'insiste plus, et la conversation s'est remise au calme. Elle en retient chaque parole, entrant dans les vues de son frère, lui demandant chaque détail de son départ, de ses projets là-bas pour que sa pensée puisse le suivre pas à pas jusqu'au seuil infranchissable.

Maintenant, elle répète tout à Yves et à Faubert, qui prennent note pour que plus rien ne soit modifié : express du soir à Paris; — arrivée à Grenoble; — coucher à Saint-Laurent-du-Pont.

Pourquoi à Saint-Laurent-du-Pont? C'est une idée comme cela qu'a Pierre. Peut-être tout simplement pour éviter des camarades, artilleurs à Grenoble.

Coucher donc à Saint-Laurent-du-Pont. Déjeuner là de bonne heure, le lendemain, et départ ensuite pour la Chartreuse.

Ils causent longuement ensemble tous les trois. Quand la difficulté des combinaisons semble trop grande, Marie presse ses deux complices jusqu'à ce qu'une solution soit trouvée :

— Nous serons si contents, opine alors Faubert, quand nous serons témoins à Saint-Augustin !

Et Yves, sous son air silencieux, n'en pense pas moins. Quand il a dit : « Cela se fera », on peut être tranquille. Lors même que Faubert ne viendrait pas d'assurer qu'au besoin il fera verser la voiture.

Verser Pierre ou emballer les chevaux de Madeleine, n'importe ! on se rattrapera ; ils se verront.

Madeleine se jette aux genoux de Marie quand elle apprend cet espoir qui lui est donné de voir Pierre. Cette certitude même, murmure-t-elle tout bas, en comprimant les battements de son cœur ; cette certitude, puisque la chose est possible, et que c'est l'impossible qu'elle était prête à tenter.

Elle ne sait pas qu'Yves et Faubert sont dans le complot ; elle sait seulement que Faubert accompagne Pierre, et quel est le détail exact de leur programme ; comment elle doit arriver à Saint-Laurent-du-Pont, et en partir le matin, pour atteindre Pierre sur la route de la Chartreuse après que Faubert aura quitté son ami.

— Si vous avez besoin de quelque chose, a terminé Marie après ces indications, comme voitures ou comme renseignements, vous trouverez dans le village un grand garçon de notre pays, auquel vous pouvez vous adresser, de ma part, en toute confiance. C'est un homme absolument sûr ; vous n'aurez qu'à demander le cocher Yvon. Rappelez-vous bien cela. Je vais d'ailleurs vous l'écrire, à la suite du reste... Et maintenant, que Dieu vous garde et vous conduise lui-même ! Puisque tout ce que vous lui demandez, en ce monde, est ce pardon de mon frère, pardon sorti de ses propres lèvres... Qu'il vous l'accorde ! Pierre voulait que j'aie son dernier adieu ; j'y tenais aussi ; je vous l'abandonne de grand cœur. Avant que les portes du couvent ne se referment sur lui, que ce soit donc vous, et vous pardonnée, sa dernière vision de la terre... Au revoir ! Que le Ciel exauce ma plus ardente prière, et vous serez heureuse !... Vous serez heureux ! ajouta-t-elle tout bas.

XVIII

Le trajet de Paris à Grenoble a semblé bien long à Madeleine, bien long, bien enfiévrant, et en même temps bien doux ! Pelotonnée au fond de son coupé, la figure absolument masquée par un voile épais, elle n'a pas bougé. Mourante d'émotion, elle a déployé une stratégie inouïe pour tâcher d'apercevoir dans la nuit son Pierre,

dont elle est sûre de ne pas être reconnue. Elle a pris autant de précautions pour se cacher à Faubert, ne se doutant pas que celui-ci l'aidait à garder son incognito, qu'il en était encore beaucoup plus préoccupé qu'elle-même, inquiet au point de monter la garde devant le coupé dès qu'en approchait Pierre.

Tout s'est très bien passé jusqu'à Grenoble. Là, elle a très peur.

Elle sait que c'est à cette station que Pierre et son ami doivent descendre ; elle a donc attendu, pour sortir de son wagon, la dernière minute, le moment où le train va se remettre en marche.

Elle quitte la gare. Le soleil s'est caché derrière de gros nuages ; les montagnes, géantes et toutes proches, semblent plus proches encore dans le noir accusé de leurs silhouettes. L'air lourd est d'une immobilité qui oppresse. Une immense impression de solitude, de faiblesse, d'impuissance envahit brusquement Madeleine : le spleen, l'émotion, la fatigue, la crainte... Sa tête tourne, ses jambes chancellent... A qui, mon Dieu ! en appeler, crier au secours ?...

Qu'a-t-elle entrepris là, si au-dessus de ses forces !

Un dernier rayon de soleil filtre entre deux nuées violettes, et dessine deux ombres devant elles, une ombre longue, longue, beaucoup plus longue que l'autre, et plus immobile aussi.

Deux hommes, dont l'un, celui qui a l'ombre la moins longue, cherche à entraîner l'autre. L'autre est peut-être une statue : pas un tressaillement.

Mais c'est Madeleine qui tressaille et bondit en arrière ; les deux hommes ont dépassé le coin qui les masquait, et Pierre est là, devant elle, en plein jour, en pleine lumière.

Pierre, qu'elle n'a pas vu depuis la Croisette ; Pierre, qu'elle cherche, et qu'elle aime de tout son cœur.

Comment ne meurt-on pas de ces choses ?

— Demandez des voitures pour la Chartreuse !
Demandez le cocher Yvon !

Madeleine se retourne : un grand gaillard est devant elle, appuyé sur son fouet. Il a peut-être quelque peu une tête de bandit avec son bonnet sur les yeux et sa grande barbe noire, mais l'air propre, convenable... et puis la recommandation de Marie.

— C'est vous le cocher Yvon ?

— A votre service, madame !

— Le Breton que connaît Mme de Kerhédren, la sœur Marie-Véronique ?

— Breton de Benalo, près Arradon (Morbihan). Élevé sur les terres de Kerhédren. Si vous connaissez cette famille, il faut me donner la préférence. Vous serez contente de moi, du reste : il n'y a pas de meilleurs chevaux dans le pays.

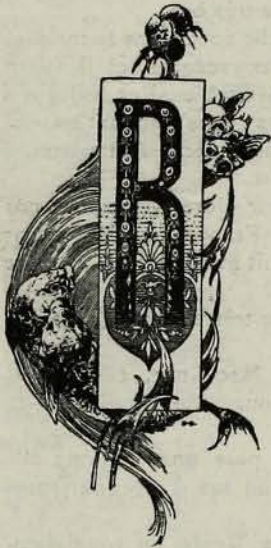
JEAN-MARIE.

(La fin au prochain numéro.)



CHEMIN MONTANT

SUITE ET FIN



ROSÉE se laissa mener jusqu'au piano par Maxime. Elle avait une voix de soprano, peu exercée encore, mais perlée, souple et légère comme celle d'un oiseau; M. de Fontpreux, qui ne l'avait jamais entendue chanter, s'en montra charmé, ainsi qu'il ne pouvait manquer de l'être. Il réclama un second morceau, après l'audition du premier, puis un troisième, et Rosée fut bientôt rassérénée.

Sa gaieté lui revint tout à fait lorsque, ayant proposé à « la jeunesse » des charades pour distraire « les vieux parents », elle vit sa proposition adoptée avec enthousiasme, non seulement par ses cousins, mais encore par Maxime, qui s'enrôla de lui-même, et avant qu'on l'en eût prié, dans la troupe. On chercha Françoise pour l'enrôler également, mais il fut impossible de la trouver.

Le pillage des greniers, qui contenaient de nombreuses reliques, et l'organisation des charades durèrent fort longtemps, égayés par mille incidents pittoresques. Ce ne fut qu'au bout d'une grande heure que Maxime aperçut de nouveau Françoise au milieu des spectateurs; il eut l'impression qu'en elle, quelque chose était changé, mais cette impression fut très fugitive, car lui-même, à ce moment-là, se livrait à un jeu de scène qui lui laissait peu de loisirs, tout en lui offrant des compensations agréables.

Déguisé en chevalier, avec une cuirasse et un haubert qui l'écrasaient, il était à genoux aux pieds de Rosée, costumée en châtelaine, ses deux grandes nattes blondes tombant sur un vieux brocart passé qui la drapait superbement. Du doigt, la châtelaine désignait au chevalier un réchaud où se trouvaient des charbons incandescents et, par une mimique des plus expressive, lui démontrait qu'il devait en avaler quelques-uns. Le chevalier pro-

testait avec des gestes suppliants qui auraient attendri un rocher; mais la dame, dédaigneuse, regardait le plafond. Alors, le chevalier s'exécuta: il se précipita sur le réchaud, en tournant le dos au public, et ne le lui montra de nouveau que complètement vide!...

Au milieu des applaudissements, on cria le mot de la charade: « *Emprise! Emprise!* », tandis que la châtelaine, descendant majestueusement de son siège *moyenâgeux*, remettait au chevalier l'épée de ses pères; il la reçut avec les témoignages de la plus vive reconnaissance et profita de l'occasion pour baiser la main de la dame.

— Ce n'était pas dans le programme! cria Rosée.

— C'est dans la couleur locale, si ce n'est pas dans le programme, riposta Maxime; et, du reste, mademoiselle, puisque vous parlez, vous ne vous en tenez pas non plus au programme.

Les charades eurent le plus vif succès, et Françoise ne les applaudit pas avec moins d'enthousiasme que les autres spectateurs.

Cependant, à partir de ce jour, ses occupations se multiplièrent comme par enchantement. Elle devint insaisissable; on la voyait sans cesse, mais on ne savait jamais où la trouver. Puis elle entreprit de réformer la modeste maîtrise de l'église du village. A la grande joie du curé, elle fit répéter les choristes, jeunes et vieux, donna des leçons aux petites filles de l'école et aux bonnes sœurs elles-mêmes. L'humble harmonium prenait sous ses doigts des sons majestueux qui emplissaient la vieille nef de mélodies inaccoutumées.

On commença par réclamer assez vivement contre ses absences continuelles dans les réunions des trois familles; puis, comme il arrive de toutes choses en ce monde, on finit par en prendre son parti; et, plus vite peut-être qu'elle ne l'aurait voulu, Françoise put constater que si elle avait désiré se faire oublier, son but était atteint.

Rosée déclarait d'un air sage:

— Voici la première fois que Françoise a un caprice. C'est si extraordinaire, qu'on peut bien le lui passer.

Et Maxime qui, tout en se laissant de plus en plus *enlever* par Rosée, suivant son expression,

sentait bien au fond de sa conscience l'aiguillon de quelques remords à l'égard de Françoise, les calma en se disant :

— En résumé, je n'ai eu pour elle qu'une admiration très vive... elle n'a pu l'interpréter d'autre façon, elle est trop froide, trop pondérée pour cela... Ce qui le prouve, du reste, c'est qu'elle n'a rien fait pour empêcher ce qui arrive.

La pensée de *ce qui arrivait* n'était sans doute pas pénible à Maxime de Fontpreux, car son faux acte de contrition s'achevait sur un sourire très doux.

Raoul Vernède coupait son séjour à la Forestière de fréquentes allées et venues entre le Poitou et Paris ou les Vosges. Un soir, vers la fin de septembre, il revenait de la gare, suivant sa coutume, à travers le parc, hâtant le pas pour se trouver au château à l'heure du dîner, lorsque, au détour d'un sentier, une forme blanche, qui s'esquissait vaguement dans l'ombre, au pied d'un arbre, attira son attention. Il s'arrêta et appela :

— Françoise !

— C'est bien moi, ami, répondit la voix de Françoise.

En quelques pas, il fut près d'elle; elle était assise sur l'herbe et n'avait pas bougé :

— Que faites-vous là, toute seule, enfant ?

— Moi ? rien, je me repose. Je suis restée tard, au village, à jouer de l'orgue pour mon propre plaisir. Quand la nuit tombe, l'église devient énorme dans le noir, et l'harmonium prend des sons particuliers; je crois jouer dans une grande cathédrale des vieux, vieux temps... En revenant, je me suis sentie un peu lasse et je me suis assise ici... J'ai reconnu votre pas, je vous aurais appelé, si vous ne m'aviez pas aperçue.

— S'attarder à jouer de l'orgue dans l'église noire, rester seule assise dans le bois noir, cela fait beaucoup de noir ! observa Raoul Vernède avec une gaieté un peu mélancolique; et puis les soirées commencent à devenir fraîches; prenez mon bras si vous êtes fatiguée, et rentrons.

Françoise se leva et s'appuya sur le bras qu'il lui offrait. Ils marchèrent d'abord en silence, puis abordèrent des sujets vagues, tous deux ayant très évidemment l'esprit ailleurs.

— J'ai vu Raymond de Villemarre, dit Vernède, il a manqué tous ses examens avec un ensemble parfait; sa mère est désespérée, et je crois qu'elle va prendre le sage parti de lui laisser mener à la campagne la vie paisible et sans gloire, mais sans fatigue, qu'il rêve uniquement.

— C'est ce qu'elle aurait de mieux à faire, j'en suis persuadée, répliqua la jeune fille avec un sourire amusé au souvenir du pauvre Raymond.

La conversation tomba, et bientôt ils arrivèrent devant la Forestière.

— Ami, commença Françoise, tandis qu'ils montaient lentement les marches de la serre, je voudrais vous dire quelque chose, parce que...

cela me ferait du bien; mais il faudrait que vous me promettiez de ne rien ajouter ensuite... ni questions ni réflexions; vous promettez ?

— Je promets, répondit Vernède.

Alors, Françoise appuya sa tête un instant contre son bras et murmura très bas :

— J'ai bien du chagrin !

Raoul Vernède tint sa promesse; il ne prononça pas une parole, mais Françoise sentit sa main se poser doucement sur ses cheveux, comme lorsqu'il la consolait dans ses grandes tristesses d'enfant, et cette main tremblait un peu.

— Merci, fit-elle encore très bas.

Et, quittant son bras, elle entra dans la maison.

On touchait à la fin des vacances, et il fallait penser aux séparations inévitables. Les collégiens poussaient de gros soupirs : on s'était tant amusé ! D'autres visages aussi devenaient fort tristes, à cette perspective de départ.

— Nous devrions, pour clore dignement nos parties, déclara un matin Françoise, célébrer par une grande fête les dix-huit ans de Rosée. N'est-ce pas votre avis, Valentine ?

— Cela me semble une très heureuse idée, répondit la baronne.

— Mais, observa M. Mac-Laur, elle ne les aura que dans quinze jours. Pourquoi veux-tu vieillir notre papillon ?

— Parce qu'elle n'est plus un papillon; elle vieillit beaucoup; elle a un tas d'idées sérieuses dans la tête.

— Moi ? moi ? se récria Rosée, en rougissant. D'abord, je ne te les ai pas dites !

— Qu'importe ! je les ai devinées, riposta sa sœur plaisamment; tu vois bien que tu les avoues.

Rosée, pour toute réponse, se sauva dans le parc, tandis que M^{me} Mac-Laur regardait Françoise en souriant.

La fête des dix-huit ans anticipés de Rosée fut superbe. Dans la journée, on fit une promenade en bateaux pavoisés, suivie d'un pique-nique; le soir, on dansa.

Maxime de Fontpreux, dont la gaieté était coupée d'accès de mélancolie, profita d'une valse pour dire à Françoise :

— J'ai un grand service à vous demander; où pourrais-je vous parler ?

— Conduisez-moi dans la serre, répondit la jeune fille, s'arrêtant aussitôt.

Ils gagnèrent la serre, toute illuminée de girandoles et de lampions; Françoise s'assit sur un banc, Maxime resta debout devant elle.

— Eh bien ? questionna-t-elle, en fixant ses yeux calmes et profonds sur le visage du jeune homme.

Mais, sous ce regard, Maxime se troubla. Les mots, évidemment, se refusaient à venir; il mordait sa moustache et tortillait avec fureur, entre ses doigts énervés, un brin de chèvrefeuille.

— Vous vouliez me parler de Rosée, n'est-ce pas ? dit lentement Françoise, qui tourna les yeux

vers le salon où l'on voyait tourbillonner les groupes de danseurs.

Alors Maxime se plongea dans son sujet : oui, c'était bien de Rosée dont il voulait lui parler ; il voyait que Françoise avait deviné ce qu'il désirait ardemment, oh ! si ardemment, depuis longtemps déjà... du moins, cela lui avait semblé long, et il n'était pas possible qu'il s'en allât, dans deux jours, sans avoir obtenu une réponse définitive, sans être sûr de son bonheur... Il craignait que le baron ne voulût pas encore se séparer de sa plus jeune fille, qu'il ne lui opposât les inconvénients de la carrière militaire et l'âge de Rosée... Il voulait supplier Françoise, si influente sur son père, d'appuyer sa demande, de vaincre les obstacles qui n'étaient pas réels, au fond, car il ne retournerait plus aux colonies, jamais!... Et lui serait facile de se faire nommer dans un régiment en France... Si on l'exigeait, eh bien ! il donnerait sa démission !

Françoise se rappela le jour où le jeune homme lui avait déclaré que, même pour sa mère, qu'il adorait, il ne saurait se résigner à un tel sacrifice, et elle devint de plus en plus pensive.

— Quant à l'âge de Rosée, continuait Maxime avec chaleur, comment nous l'opposerait-on ? Est-on jamais trop jeune pour le bonheur ? Voilà Maurice et Isabelle qui sont absolument dans les mêmes conditions....

— Et c'est un ménage très sérieux, nous le savons ! interrompit Françoise, riant un peu.

M. de Fontpreux resta un moment interloqué, puis il prit le parti de rire, lui aussi ; et saisissant la main de Françoise, qu'il serra avec vivacité :

— Alors, vous êtes pour moi, n'est-ce pas ?

— Oui, prononça-t-elle, dégageant doucement sa main, et se levant ; je suis pour vous, je ferai tout ce qu'il me sera possible et... je crois que je réussirai... Mais... vous me promettez, n'est-ce pas, que Rosée sera toujours très, très heureuse ?

— Oh ! protesta le jeune homme, qui étendit le bras comme pour un serment. Vous ne doutez pas de moi?... acheva-t-il, hésitant et inquiet.

— Non ! non ! répondit vivement Françoise.

Et, passant devant lui, elle quitta la serre.

L'influence de Françoise ne fut pas inutile, car, aux premières ouvertures, le baron Mac-Laur commença par se récrier. L'idée de marier Rosée lui semblait une plaisanterie ; il fallut les raisonnements de sa femme, joints à ceux de sa fille aînée, pour lui persuader qu'on avait laissé aller trop loin les choses et qu'on ne pouvait maintenant refuser de les prendre au sérieux. Il finit par se rendre, mais en prétendant réclamer du fiancé au moins deux ans d'attente. Enfin, une observation de Raoul Vernède fit tomber ses dernières objections :

— Un consentement ou un refus, Mac-Laur, mais pas de trop longues fiançailles !

Le baron exigea, cependant, que sa fille parût

dans le monde l'hiver suivant, et qu'il ne fût pas question de la date du mariage avant le printemps ; c'était le remettre à dix mois de là.

Maxime de Fontpreux partit donc, deux jours plus tard, se disant tout à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes.

XVI

— Eh bien ! déclara Françoise, en se laissant tomber sur sa chaise, et en regardant d'un air découragé la côtelette qui fumait sur son assiette, tout est à refaire !

— Quoi donc ? questionna Mme Mac-Laur, qu'est-ce qui vous cause ce grand désespoir, Françoise ?

— Je reviens du village, répondit la jeune fille ; les enfants, garçons et filles, ont oublié tout ce que je leur avais appris l'année dernière ; le vieux Robon, qui faisait ma gloire comme soliste, a bu tant d'eau-de-vie qu'il ne sort plus de son gosier que des sons éraillés, abominables ! le fils du couvreur, auquel j'avais reconnu des dispositions, et que j'avais mis à l'harmonium, a cassé deux notes en s'exerçant. Depuis la Noël, m'a dit sœur Rosalie avec résignation, on en est quitte pour sauter les passages où se trouvent ces deux notes : le chant va tout seul, l'accompagnement rattrape quand il peut... Vous riez ! pas moi ! J'étais si fière de mon œuvre, et tout est à refaire, tout !

Puis, se versant un grand verre d'eau, Françoise ajouta avec un soupir :

— C'est étonnant, combien il y a de choses qui sont toujours à refaire dans cette vie.

— Tes explications me rassurent, malgré tout, fit son père ; j'ai cru que tu allais nous dire que le mariage de Rosée était à refaire, et, ne me sentant pas de force à supporter une seconde fois la cérémonie, je me préparais à refuser mon consentement.

Malgré ce ton de plaisanterie, M. Mac-Laur regardait d'un œil un peu humide la place vide de sa fille cadette.

Le mariage de Rosée s'était célébré à Paris huit jours avant, et bien qu'on fût à peine au commencement de juin, le baron Mac-Laur avait voulu partir de suite pour la Forestière, dans l'idée peut-être que l'absence de l'enfant préférée, dont il lui avait fallu se séparer, lui serait moins sensible là qu'ailleurs. En quoi il s'était trompé ; car, dans chaque coin de la maison, dans chaque sentier du parc, le père et la sœur aînée croyaient retrouver la silhouette dansante de Rosée, comme ils se prenaient à chercher l'écho de son rire joyeux dans chaque son qui frappait leurs oreilles.

— Encore deux mois, observa Françoise, qui avait saisi le regard de son père, et nous leur ferons un beau retour de noces.

— Oui!... Et puis, quinze jours après, il nous l'enlèvera de nouveau, murmura le baron, auquel son gendre, ainsi qu'à certaines belles-mères, faisait un peu l'effet d'un voleur.

— Mon pauvre ami, c'est le sort des parents, dit sa femme avec un sourire encourageant. Elle est si heureuse, la chère petite! Il faut vous consoler de son absence avec cette idée-là.

— Les idées, c'est bien creux comme consolation!

— Elle m'a envoyé trois lignes d'une gaieté folle ce matin, reprit Françoise, avec un *post-scriptum* pour me dire qu'elle ne m'écrivait pas plus longuement parce qu'elle était trop heureuse, et pour me recommander de donner des biscuits à ses poissons rouges. Tenez, papa, si vous voulez lire.

Et elle passa à son père une carte rose sur laquelle se trouvaient quelques lignes d'une petite écriture fine, tracées, visiblement, avec grande hâte. Le baron les lut deux ou trois fois de suite, puis rendit la carte à sa fille, sans paraître très rasséréné.

Le déjeuner achevé, Françoise fit une provision de croûtes de pain et de biscuits, et se dirigea vers le potager. De ce côté du château, une sorte de terrasse en pente dominait, protégée par une balustrade, une pièce d'eau moitié bassin, moitié douve, où Rosée, de tout temps, avait eu des poissons rouges, qu'elle aimait avec tendresse.

Après avoir émietté ses biscuits, Françoise s'accouda à la balustrade, et ses yeux suivirent distraitement, dans une rêverie mélancolique, les bonds et les batailles de tous les petits dos de corail qui faisaient jaillir en diamants l'eau du bassin. Puis elle embrassa d'un regard circulaire le parc et le château, qui semblaient dormir sous la chaleur lourde de midi :

— Combien je me sens seule, mon Dieu! murmura-t-elle. Ainsi va la vie pour tous, sans doute!... Ce qu'on croyait tenir vous glisse entre les doigts comme de l'eau... Et, comme dans certains contes de fées, tristes, les diamants, qu'on se plaisait à admirer et dont on se faisait un trésor, se changent en morceaux de verre... Cher bon ami! si vous m'entendiez, vous me diriez encore que je ne veux pas comprendre la vie, et que je m'obstine à vouloir planer au lieu de marcher... Pourtant, ce n'est pas faute de m'être arraché des plumes... Eh bien! non! reprit-elle, après une minute de méditation, en frappant de la main la balustrade; je répéterai encore ainsi que l'année dernière: j'aime mieux ne pas la comprendre jamais!... J'aime mieux rêver, et ne jamais que rêver ce que je croyais si fermement vrai autrefois, plutôt que d'admettre et de comprendre les sentiments et l'amour comme on semble les comprendre ici-bas... Ce pauvre Raymond, que j'ai renvoyé si désolé! on me disait aussi qu'il m'adorait, et il essayait de me le persuader avec ses gros yeux pas méchants... Mais qu'appelaient-ils

adorer?... Et puis, là encore, j'aurais été l'ainée.. Non, ma mission est finie, bien finie, je ne dois plus être l'ainée... Et si l'on ne peut trouver que des morceaux de verre pour se faire un trésor, j'aime mieux pas de trésor!...

Une larme venait au coin de ses yeux; elle l'essuya d'un geste impatient :

— Voilà les dispositions de papa qui me gagnent, maintenant!

Un pas se fit entendre, gravissant la pente de la terrasse; Françoise se retourna avec un cri de joie :

— Ami! c'est vous! Nous ne vous attendions qu'après-demain. Avez-vous vu papa?

— Un instant seulement; il partait en voiture avec M^{me} Mac-Laur; ils ne reviendront pas avant une heure. Eh bien, comment cela va-t-il? Louis est-il un peu remonté? continua M. Vernède en s'appuyant auprès d'elle sur le bord de la terrasse.

— Bien peu, répondit Françoise; heureusement, vous arrivez pour nous prêter main forte. Valentine et moi, nous nous efforçons de l'égayer, depuis deux jours, sans le moindre succès. Cela fait encore partie des choses dont je parlais ce matin, qui sont toujours à recommencer.

Raoul Vernède l'observa un instant, et ce qu'il y avait d'un peu lassé dans l'attitude de la jeune fille ne lui échappa pas.

— Et vous, Françoise? questionna-t-il.

— Oh! moi! qu'importe? fit-elle, esquissant un geste indifférent, mais elle rencontra son regard plein de reproche: — pardon! reprit-elle doucement, et ne cherchant plus à cacher sa pensée, derrière une gaieté factice; pardon! vous êtes si bon! si bon! toujours vous vous inquiétez de moi... Eh bien! je suis triste aussi, naturellement; je me sens très abandonnée et désorientée sans ma petite Rosée; je demandais tout à l'heure à ses poissons rouges, qu'elle m'a légués, de me consoler, mais ils n'en ont rien fait... Vous savez qu'entre Valentine et moi (c'est de ma faute, je le reconnais, mais je ne puis me vaincre en cela), il n'y a, et il n'y aura jamais de rapports intimes; je ne suis plus bien nécessaire à mon père; voilà Rosée partie... Pendant des années, je m'étais fait l'idée qu'ils auraient toujours besoin de moi, mon père et ma petite sœur. C'était absurde, mais je n'envisageais pas tant d'événements si rapides... Enfin, j'ai la sensation d'être devenue tout à fait superflue...

— Ne parlez pas ainsi, Françoise!

Elle leva la main pour l'empêcher de continuer :

— Ne me grondez pas, ami, je ne vais pas me laisser trop décourager, soyez tranquille. J'y songeais tout à l'heure: il faut que je réorganise ma vie, que j'y mette quelque chose, beaucoup de choses; on peut toujours faire du bien de toutes sortes de façons, n'est-ce pas? Pour l'instant, je reprends mon œuvre de l'année dernière: la réforme du chant à l'église de Fonvre; c'est tout à

refaire, cela m'occupera cet été jusqu'à la première visite de Rosée, qui est mon phare à l'horizon. A Paris, j'ai encore ma musique, mais il faudra que je découvre d'autres occupations plus utiles; vous me trouverez cela, vous, ami.

— Moi, Françoise? dit M. Vernède en détournant la tête, et avec une sorte de contrainte. Il ne faudra pas trop compter sur moi, car je pense, désormais, me fixer à peu près à Bazulle, et ne plus faire que de courts séjours à Paris.

— Oh! exclama Françoise douloureusement, que dites-vous là? Vous en aller! Mais que deviendrons-nous! Pourquoi ce projet dont vous n'aviez jamais parlé?

— La situation religieuse et politique s'aggrave chaque jour, répondit Vernède de la même voix contrainte. Comme vous le disiez tout à l'heure, il faut faire du bien, et je crois que mon influence ne peut être nulle part aussi utile que là-bas.

Françoise pressait ses mains l'une contre l'autre, du même geste de détresse qu'elle avait étant enfant :

— Oh! non! vous ne ferez pas cela! Mais, qu'est-ce que je deviendrai alors? Quand je disais que je comptais réorganiser ma vie, je vous mettais dedans... Qu'est-ce que je ferai, si vous n'êtes plus là?

Vernède se mit à marcher de long en large sur la terrasse :

— Ce que vous ferez? reprit-il, au bout d'un instant, s'efforçant de donner une note gaie à sa voix. Vous ferez comme Rosée; un beau jour, qui n'est probablement pas loin, vous vous en irez de votre côté : tous n'auront pas le sort de Raymond de Villemarce.

— Moi? non, je ne me marierai jamais, prononça Françoise d'un ton sérieux et péremptoire qui aurait fait sourire tout autre, mais qui n'arracha à Raoul Vernède qu'un coup d'œil inquiet et troublé.

Françoise surprit ce regard et rougit légèrement.

— Je devine ce que vous pensez, ami, dit-elle d'un ton grave. Je n'ai jamais rien pu vous cacher, et je sais que, l'année dernière, vous aviez compris... Mais n'ayez pas peur, c'est bien fini, depuis longtemps; et je pense, de plus, que tout a tourné pour le mieux. Je me suis dit que, comme les enfants, nous demandons souvent avec insistance des choses qu'il est bien heureux que nous n'obtenions pas... car nous pourrions souffrir toute notre vie d'avoir été exaucés. Ce n'est donc pas un regret qui me fait déclarer que je ne me marierai pas, mais je pense vraiment que personne ne m'aimera jamais assez pour cela. Quelqu'un l'a dit, ne sachant pas que je pouvais l'entendre : je suis de ces femmes modèles presque parfaites, du moins on le suppose, qui font à peu près l'effet d'épouvantails; en somme, qu'on admire, mais qu'on n'aime pas.

Vernède continuait sa marche, mais son pas

saccadé trahissait une profonde agitation. Françoise, sans le remarquer, et suivant l'habitude qu'elle en avait prise avec lui, déroulait simplement le fil de ses pensées :

— ... Et si vous saviez, ami, comme l'idée d'être admirée toute sa vie, et puis rien autre avec, est plate et ennuyeuse... et triste souvent! Pourtant, je sens bien que c'est vrai : mon père, Valentine, Maxime, même Rosée, tous m'aiment, je n'en doute pas, mais ils m'admirent surtout; je suis si raisonnable! Ils ne penseront jamais, par exemple, que j'aie besoin parfois qu'on ait un peu pitié de moi : je suis si raisonnable!... Et vous aussi, ami, c'est la même chose : voilà que vous vous préparez à me dire adieu, tout tranquillement, sans vous tourmenter du chagrin, du si grand chagrin! que cela doit me faire, vous me savez tant de raison! Vous aussi, vous m'admirez, mais vous ne...

— Françoise!

Il s'était retourné, et lui saisissait les mains presque avec violence, les traits bouleversés par une telle émotion qu'elle le regarda interdite.

— Mon Dieu! continua-t-il, est-ce possible que vous n'ayez jamais compris à quel point je vous aime!

Il sembla à Françoise qu'un voile se déchirait devant ses yeux et qu'une grande lumière éclairait jusqu'au fond même de son âme, lui révélant soudain ce qu'était réellement, à son insu, le sentiment profond et exclusif, et l'admiration passionnée qu'elle éprouvait pour *son ami*. Elle devint très pâle :

— Vous! vous!... répéta-t-elle, vous?... m'aimer... moi!

— Oui, je vous aime... et depuis si longtemps! depuis tant d'années! presque depuis la mort de votre pauvre mère!... Et cela a toujours été en grandissant, jusqu'à ce que vous soyez devenue le centre où vont toutes mes pensées et tous les battements de mon cœur... Et je sais bien que cela est fou, insensé! Je m'étais juré que jamais des paroles semblables ne passeraient mes lèvres et n'iraient vous troubler, que vous ne sauriez jamais... Comme nous sommes faibles! Voilà qu'un moment de folie a détruit l'effort de tant de jours!...

Il se détourna et s'appuya des deux mains à la balustrade, se roidissant pour dominer son émotion :

— Enfant, ayez pitié de moi! laissez-moi! Vous me pardonnerez ce que j'ai dit, et vous l'oublierez quand vous ne me verrez plus.

Restait immobile et silencieuse à côté de lui :

— Pourquoi ne me quittez-vous pas? Pourquoi ne parlez-vous pas, Françoise? fit-il avec angoisse; est-ce que vous ne pourrez pas me pardonner?...

— Je ne parle pas parce que je suis trop heureuse, répondit-elle d'une voix basse et trem-

blante, et je ne m'en vais pas parce que... je veux rester toujours près de vous.

Raoul Vernède se retourna vers elle, éperdu :

— Françoise! Françoise! que dites-vous!... Mais, non! cela n'est pas possible! Mais pensez donc que j'ai le double de votre âge!

— Eh bien, le double de mon âge, cela ne peut pas faire tant que cela! dit Françoise, souriant malgré deux grosses larmes qui glissaient le long de ses joues. Oh! ami, est-ce que je pourrai jamais effacer tout le chagrin que je vous ai fait sans le savoir?... Mais comment aurais-je pensé que vous m'aimiez ainsi, moi! Vous me connaissez si bien, et je suis si peu de chose près de vous!...

Et comme, avec un geste de protestation pas-

sionnée, il l'attirait vers lui, elle reprit doucement :

— Ami, je suis heureuse! Il me semble que j'ai monté un de ces longs chemins remplis de pierres et de ronces, comme il y en a dans les Pyrénées, si creux et si profonds qu'ils en sont presque noirs; à chaque pas, j'ai cherché votre main pour m'aider, et l'ai trouvée toujours... Et, maintenant, nous sommes arrivés au sommet de la montagne, d'où ce que l'on découvre est si beau, si beau, qu'on ne peut y croire!

M.-A. ALHIX.

FIN



CURIOSITÉ HISTORIQUE

En 1197, un forgeron, habitant rue de Choque, à Liège, trouva, vers Fullémont, une sorte de terre noire dont il eut l'idée de se servir comme combustible.

Cette terre était de la houille.

La découverte de la noire veine s'étant ébruitée, chacun en prit pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce que les bourgeois à qui appartenait le champ le défendissent. Ceux-ci firent alors l'exploitation du nouveau combustible; ainsi s'étendit cette industrie.

Le forgeron se nommait Hullioz; de là le nom du charbon : houille, et fosses houillères



ECONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE POUR ENLEVER LA ROUILLE SUR LES OBJETS D'ACIER

Enduire d'huile d'olive l'objet rouillé qu'on laisse ainsi pendant quelques jours après lesquels on essuie légèrement l'huile. On frotte ensuite avec du tripoli ou du papier à l'émeri, puis on frotte de nouveau avec du vinaigre. Sur les taches qui résisteraient, et pour terminer, on passe vigoureusement la peau.

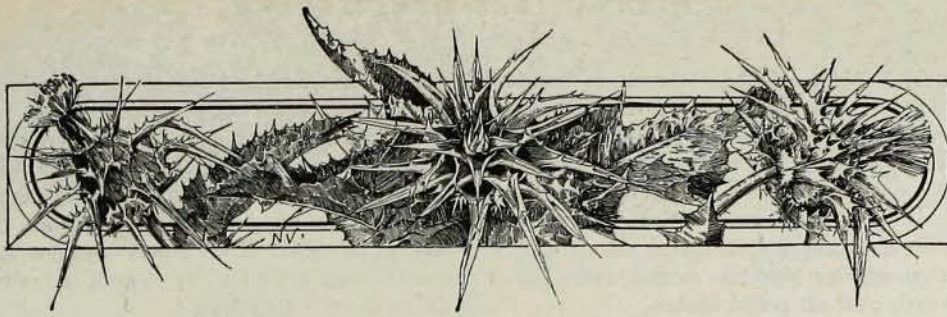
* *

SAUCE RAVIGOTE CHAUDE

Prenez une petite poignée d'estragon, du persil, du cerfeuil, de la ciboulette, de la pimprenelle, et faites blanchir le tout dans de l'eau salée.

Égouttez, exprimez bien l'eau et passez au tamis après avoir haché le tout.

Mettez, d'autre part, dans une casserole, de l'échalote hachée, du gros poivre et quelques feuilles d'estragon. Mouillez avec du vinaigre, faites cuire légèrement, et ajoutez un peu de consommé que vous faites réduire. Liez la sauce avec la purée d'herbes que vous aurez maniée avec du beurre, et ajoutez, pour finir, un bon morceau de beurre fin.



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : *Le Vaisseau-Fantôme* à l'Opéra-Comique. — Opéra : *L'Étoile*. — Concerts. — Nouveautés de choix.



VOIQUE la première du *Vaisseau-Fantôme*, de Wagner, ne constitue pas un immense succès, nous lui donnons la première place, par respect pour l'ordre des dates.

C'est à Dresde, en juin 1843, que cet ouvrage fut représenté pour la première fois.

L'idée d'écrire *Le Vaisseau-Fantôme* fut inspirée à la suite d'un voyage que fit ce maître, en 1839, avec sa femme, de Riga à Londres, puis à Paris, où il comptait faire jouer son *Rieuçi*. Assaillis par une effroyable tempête, dans les mers du Nord, ils furent jetés sur les côtes de Norvège. C'est là que des matelots lui contèrent la légende du Hollandais errant. Le souvenir de cette terrible traversée, se confondant avec celui de la légende norvégienne, hantait son cerveau. En sept semaines, l'œuvre entière fut composée (1842).

Il y a donc plus de cinquante ans que le *Vaisseau-Fantôme* fut représenté en France pour la première fois. Dans l'intervalle, on l'entendit à Lille, en 1893, et enfin à Paris, en mai 1897.

La légende du Hollandais errant est des plus simples ; traduction française de M. Ch. Nuitter.

Un marin de Hollande est condamné par les puissances supérieures, pour crime de blasphème, à parcourir les océans, au milieu des tempêtes, pendant sept ans, jusqu'à ce qu'une femme le rachète par son amour. Le terme expire et son vaisseau aborde en Norvège, où il trouve la jeune Senta éprise de lui avant de le connaître, d'après le portrait de la légende. Elle veut être sa rédemptrice : elle le sauvera de la malédiction qui le poursuit. Elle abandonnera son père et son fiancé, et fera le sacrifice de sa vie. Mais le Hollandais ne veut pas la lier à son sort infernal et Senta, exaltée, se dévoue, se précipite dans la mer en voyant le vaisseau s'éloigner. Aussitôt, les flots en

courroux s'apaisent et on voit, en une sorte d'apothéose, Senta et le Hollandais, transfigurés, s'élevant peu à peu au-dessus de la mer, en se tenant embrassés.

Toutes les scènes de cette donnée sont magnifiquement décrites dans l'ouverture, où Wagner se révèle déjà tel qu'il devint. Mais on éprouve une réelle surprise après cette page, présentée sous des couleurs aussi neuves que magistrales, en écoutant cette partition qui procède de tous les maîtres en honneur à cette époque : Meyerbeer, Donizetti, Auber, etc. Wagner fut certainement un imitateur, il cherchait sa voie ; quoi de plus naturel ? Mais c'est à coup sûr Weber qui l'a initié et la lui a ouverte. Citons, au premier acte, l'entrée du Hollandais ; puis la scène muette, au début du deuxième, où Senta et le marin restent fascinés.

Le second et surtout le troisième actes sont supérieurs au premier ; la scène entre Senta et ses amies, son duo avec le Hollandais, et toute la fin du second acte, rappellent *le faire* italien, au dire des intransigeants. Le troisième se distingue par de beaux chœurs de matelots et par la catastrophe finale, très émouvante.

M. Bouvet, dont le costume ressemble à celui d'Hamlet, a mis toute sa conscience et son talent au service du Hollandais ; la jolie voix de M^{lle} Marcy donne du charme à la figure un peu sombre de Senta, et M. Jérôme fait un amoureux bien intéressant dans le rôle d'Erik. Dans celui de Daulaud, M. Belhomme ne donne pas toute sa mesure, et M. Cabonne chante à ravir la chanson du pilote.

On ne peut que féliciter M. Danbé pour le soin et la correction dont son orchestre a fait preuve. Les décors sont très soignés et le coup d'œil est féerique au troisième acte.

Les représentations du *Falstaff*, de Verdi, avec M. Maurel, ont obtenu un très grand succès. On assure que les études de *Jacqueline* sont menées sans relâche, ainsi que celles de *Phryné* et de *Daphnis et Chloé*, pour être données en même temps.

A l'Opéra, avec *L'Étoile*, pantomime-ballet en

deux actes, de MM. Ad. Aderer et C. de Roddez, musique de M. André Wormser, nous revenons à la vie réelle, car il s'agit, on le pense bien, d'une étoile artistique. C'est une véritable innovation que nous devons à ces auteurs intelligents : un ballet sans féerie où l'on mime une vraie pièce, où la danse n'est en quelque sorte qu'un accessoire, et où l'action n'exige pas un monde entre ciel et terre ! Aussi, c'est un grand succès.

Au premier acte, on se trouve, en 1797, sur une place de Paris où défilent, en costumes très amusants, des Muscadins et Incroyables qui croisent les Merveilleuses et les *Impossibles*.

On célèbre une noce par un immense quadrille en plein air. La petite Zénaïde Bréju, n'ayant pas de vis-à-vis, se livre, seule, à des entrechats et ailes de pigeon qui sont très remarquables par un spectateur attentif. C'est le célèbre Vestris, maître de ballet de l'Opéra, qui, charmé par la grâce et la légèreté de la fillette, lui danse une gavotte qu'elle imite parfaitement. Ravi de sa trouvaille, il veut de suite la faire entrer au Conservatoire, mais M^{me} Bréju, sa mère, fruitière sur la place, ainsi que Séverin, l'amoureux de la petite, s'y opposent. Mais, au moment où ce dernier s'emporte, il est appelé à se rendre aux édits décrétés par le Directoire, concernant le service militaire. Le pauvre amoureux, qui est joueur de musette dans la troupe du saltimbanque Bobèche, prend le chemin de la caserne.

Le second acte se passe deux ans après, à l'Opéra, où un examen de danse va avoir lieu. Zénaïde Bréju a conquis tous ses grades, et la voici au premier rang du corps de ballet. Élève favorite de Vestris, on devine que cette jeune fille si bien douée va l'emporter sur ses rivales. Le jury appréciant sa chorégraphie, du plus pur classique, la proclame « Étoile », au grand désespoir de la première danseuse. Mais un vrai coup de théâtre change la joie en pleurs pour les uns, et les pleurs en joie pour les autres. Séverin est revenu du régiment, caporal-tambour aux gardes-françaises, et la jalouse Léocadie a trouvé le moyen de l'amener en plein examen. A la vue de son fiancé, qu'elle aime toujours, Zénaïde abandonne, sans regret, le corps de ballet et sa gloire future, préférant une vie tranquille au brillant avenir que son art lui promettait.

Cette pointe de moralité n'est pas le seul mérite de ce gracieux scénario, dont M. Wormser a tiré une œuvre tout à fait charmante. Le talent souple et léger de l'auteur de *L'Enfant prodigue* et de *Rivoli* était tout indiqué pour saisir la note juste de cette réforme chorégraphique tentée par les habiles librettistes. Beaucoup d'esprit à l'orchestre, la grâce du tour musical, une originalité toujours distinguée dans le mélange des sonorités, une instrumentation pleine de surprises et de finesse, mais toujours claire et sans prétention, tel est l'ouvrage de M. Wormser, *L'Étoile*.

Ajoutons que M^{lle} Mauri, cette reine des Étoiles, n'a jamais répandu une plus vive lueur et que toutes ses gracieuses partenaires ont vaillamment contribué au succès du nouveau ballet-pantomime.

La reprise brillante de *Samson et Dalila* avait acquis un double éclat par la présence du grand maître, de retour de ses longs voyages. Le succès de cette soirée a été colossal pour le maître Saint-Saëns et ses interprètes.

Les études des *Maîtres chanteurs* sont en bonne voie. Le rôle d'Éva semble définitivement confié à M^{lle} Bréval, qui serait doublée par M^{lle} Berthet.

Au remarquable concert donné à la salle d'Horticulture, par la Société chorale d'amateurs, que préside aujourd'hui M. Augé de Lassus, l'absence du grand maître Saint-Saëns, dont le nom figurait au programme, et qui dut se faire excuser, a causé de vifs et légitimes regrets.

Malgré cela, on a chaudement apprécié : *La Cendrillon*, de M. de Maupeou, ravissant poème de M. Paul Collin ; le chœur des « Buveurs » du *Comte Ory*, et surtout, dans la seconde partie, *La Proserpine* (2^e acte), de Saint-Saëns, et des fragments de son magnifique *Oratorio de Noël*, une œuvre absolument splendide. Les solistes : M^{mes} Éléonore Blanc et Marty, ainsi que MM. Mililot, Damad et Raquez, ont tous obtenu les plus flatteurs suffrages.

A la brillante audition d'élèves donnée aussi à la salle d'Horticulture, par M^{me} Gombert, avec le concours d'artistes éminents, on a vivement apprécié le large et classique enseignement du vaillant professeur, dont nombre d'élèves sont déjà des artistes de talent. Dans le *Capricante*, à deux pianos, de Wachs, on a chaudement applaudi M^{me} Raab d'Oerry et M^{me} Gombert, qui tenait le piano d'accompagnement avec une grande autorité.

Le duo de *Don Juan*, de Mozart-Lysberg, la *Danse Macabre*, de Saint-Saëns (à quatre mains), et la *paraphrase sur Werther* ont été l'objet des plus vifs bravos.

Dans l'intervalle, on a entendu de ravissantes poésies dites, délicieusement, par M^{lle} Mutel, que nous avons maintes fois applaudie cet hiver. *La Fiancée du Timbalier*, notamment, a été un vrai triomphe pour la jeune artiste.

Une jolie pièce facile pour le piano est la *Petite Valse alsacienne*, de Ad. Samuel, sans banalité aucune et des mieux écrites. — Pour le chant : *Si j'ai parlé*, charmant poème de H. de Régner, dont Léon Delafosse a fait une page d'art musical exquise. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Non moins ravissant est le doux *Rondel d'amour*, écrit en une heure de délassement par l'éminent organiste de Saint-Eustache, M. Dallier, avec toute la grâce discrète et la poésie qu'a su y répandre l'auteur des paroles : M. Druilhet. Éditeur : E. Fromont, boulevard Malesherbes (40, rue d'Anjou).

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



Dans nous sommes séparées tout en pleurs, à la dernière rencontre; le temps a passé; c'est long, un mois, quand la vie est si courte; et après nous être dit, comme Valentine de Milan : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien*, nous avons repris cœur à l'existence et nous sommes rentrées peu à peu dans l'ornière accoutumée. Du reste, il y a eu des transitions; la secousse avait été si violente! et on pourrait intituler cette seconde période du deuil français : « Autour du désastre ».

Après le nom des victimes et le détail de leurs horribles souffrances, il a bien fallu s'occuper des sauveteurs, la reconnaissance et la compassion avaient presque les mêmes droits. Puis est venu le tour des panégyristes. C'est cette troisième phase qui a rendu à chacun son individualité; il n'y avait eu qu'un cœur et qu'une voix pour les deux premières; mais, au nom des RR. PP. Olivier et Monsabré, tout le monde s'en est mêlé avec passion, on a discuté, condamné, admiré. La colère et l'admiration ont partagé les sociétés en deux camps, et je dois dire, à l'éloge des femmes, que leur point de vue a été généralement beaucoup plus élevé que celui des hommes. Ceux-ci, malgré la supériorité de leur intelligence, n'ont pas compris le côté sublime de la doctrine dite des *victimes*. Ils ont parlé de mort inique, de Dieu sanguinaire; ils ont même fait de l'érudition et rappelé Moloch; les femmes ont joint les mains et crié avec ferveur : « Ah! j'aurais voulu en être! » Et, véritablement, j'ai assisté à des discussions émouvantes et bienfaisantes, car ce n'est pas en vain qu'on remue tout ce qu'il y a de meilleur, de dévoué et de grand dans nos âmes.

Après la controverse dominicaine, nous avons dû nous occuper de la première communion de

nos enfants, des fêtes de la Pentecôte, qui marquent le commencement des départs pour la campagne; alors on a ajouté quelques fleurs à des chapeaux, qui paraissaient pourtant en avoir déjà une moisson suffisamment abondante, défrillé ses collerettes de tulle; ces malheureuses collerettes qui ont aidé au sinistre en propageant le feu avec une rapidité foudroyante. On ne se coiffe pas et on ne s'entortille pas d'une auréole pour rester dans un coin, et l'Exposition d'horticulture appelait les chapeaux à titre de concurrents; ils y sont allés en grand nombre, et c'était un spectacle charmant que cette longue galerie fraîche, au jour tamisé par les tentures de toile bise, où les rosiers vivants faisaient la haie pour voir défiler les corbeilles fleuries qui coiffaient tous ces jeunes visages de Parisiennes élégantes.

J'avais pris un crayon et un carnet avec l'intention de vous citer tous les noms de variétés nouvelles, ça m'aurait posée auprès de vous comme une horticultrice émérite; mais un gros jardinier qui gesticulait autour de ses pivoines m'a cassé mon crayon net, alors que mon petit travail était à peine commencé, et je suis obligée maintenant de vous écrire les yeux fermés pour raviver mes souvenirs.

Il y a une tendance marquée à cultiver la « grosse fleur » dans les jardins comme sur les coiffures; la pivoine se prête à cette fantaisie avec une incomparable bonne volonté, et l'on se demande si les femmes imitent les fleurs, ou si les fleurs s'inspirent des femmes, car il y a des analogies stupéfiantes entre le plissé dit accordéon et la tulipe *Alice Crousse*, par exemple; entre les teintes nouvelles de certaines plantes et celles que nous préférons pour nos robes: roses éteints, mauves rosés, verts glacés de blanc, pourpres s'éteignant dans un gris perle presque blanc. Ces tons exquis se trouvent, avec des variétés merveilleuses, dans les collections de *Caladiums*. Jadis, ce feuillage était vert amande, avec côtes plus foncées ou plus claires; quelquefois un peu de brun venait couronner les efforts du jardinier, à la recherche de variétés par les croisements. Aujourd'hui, il n'y a pas de couleur, de forme, de mélange que le

Calladium ne réalise. J'en ai vu un blanc à côtes rouge sang, un violet à ramages blancs comme un foulard de chemisette, un rose pâle glacé de gris comme une robe de jeune fille; et, vue de loin, la collection donnait l'illusion d'un tapis d'Orient aux tons fondus.

Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes non seulement se parent de fleurs, mais encore désignent leurs sympathies, leur caractère, leurs tendances par l'adoption de telle ou telle plante. Voyez, sous le premier Empire, le myrthe, le laurier, la couronne impériale, très à la mode, avaient la raideur des bijoux, des meubles, des coiffures des élégantes d'alors. Plus tard, la réaction sentimentale, les Romanesques, les Incomprises donnèrent le ton et, sur leurs bandeaux languissants, on vit s'épanouir les sensitives, les fleurs flexibles de l'acacia, du fuschia, du pois de senteur; vous riez, vilaines, en songeant que, pour vous, le pois de senteur et le haricot c'est tout un. Eh bien, vos grand'mères s'en paraient; une branche volumineuse sur un seul côté, un peu en arrière, dont les brindilles retombaient sur le cou. Et les algues mêlées au nénuphar!...

On se fatigua de toutes ces retombées, et le tour vint du camélia :

— Ma fille, disaient les mères d'alors à leurs filles, nous allons commander ta première robe de bal.

— Et comment sera-t-elle? demandait, toute palpitante, la jeune personne.

— Oh! mon enfant, il n'y a pas le choix; elle sera en tarlatane blanche et tu poseras un camélia blanc dans tes cheveux; à Paris, où l'élégance est extrême et où les femmes osent tout, on dit que les jeunes filles ajoutent, à leur corsage, un camélia semblable à celui de leur coiffure; mais pour nous, qui sommes en province, ce ne serait pas convenable.

Le camélia a joué de son reste, et bien d'autres fleurs ont subi après lui le caprice de la femme. Aujourd'hui, ce sont les *monstres* qui ont la vogue. Pourquoi? Hélas, ne cherchons pas à le savoir, nous découvririons peut-être qu'aux époques de décadence, ne trouvant plus à faire grand, on fait gros; ne sachant plus charmer, on cherche à étonner... Mais non, je nous calomnie, et à côté des *excelsior*, *gigantea*, les horticulteurs, pour satisfaire nos goûts délicats, ont créé certaines fleurs exquises aux tons fondus, aux formes élé-

gantes, témoin les admirables collections de bégonias doubles parmi lesquels le *Lucie Faure* peut rivaliser avec la rose nacrée dite *Malmaison*. C'est une véritable merveille.

Mesdemoiselles, je vous recommande la culture du bégonia tuberculeux, si vous disposez de peu de place, si vous aimez les fleurs et si vous voulez faire du jardinage indépendant. L'été, cette plante donne, de juin à novembre, des quantités de fleurs ravissantes, à l'ombre ou au soleil, pourvu qu'elle soit dans de la terre de bruyère. Une fois les tiges fanées, vous rentrez vos pots à la cave, au fruitier ou même dans une armoire, sans toucher au tubercule. Et pourvu qu'ils soient au sec, sans gelée au printemps, vous les verrez ressusciter.

Je veux encore vous signaler une fleur nouvelle, abondante et de culture facile, ressemblant à la boule-de-neige, mais en plus gros et plus allongé; j'ai pu en écrire le nom avec le tronçon de mon pauvre crayon : *hydrangea paniculata*.

Je voudrais vous en citer d'autres; il y en a trop, ce ne serait plus qu'une nomenclature de prospectus, sans intérêt, qui ne vous dirait pas combien sont ravissantes toutes ces variétés de corolles aux teintes douces ou éclatantes.

Mais qu'elles sont éphémères ces jolies fleurs! Trois jours plus tard, les roses s'effeuillaient, les clématites se penchaient languissamment, les pavots se couchaient sur la mousse pour mourir plus doucement; et, dans les cornets de cristal, les bouquets, si savamment édiflés, ressemblaient à des paquets de fourrage.

Alors les iris de soie, les coquelicots de mouseline, les géraniums de velours ont émigré vers le bois de Boulogne, avec des airs de triomphe qui les faisaient balancer doucement au-dessus de nos têtes; ils se croyaient invulnérables; la Fête des Fleurs a eu raison de cette prétention, et je connais plus d'un chapeau qui est rentré éclaté, après avoir reçu certains projectiles ressemblant autant à un trognon de chou qu'à un bouquet. Médiocre, cette Fête des Fleurs, je n'en parle que pour mémoire; à part quelques rares voitures, quelques bicyclettes fleuries, rien à remarquer. Ah! si; une fillette blanche, assise au milieu de gerbes de bleuets, dans son petit équipage, traîné par un âne fringant, fleuri comme mariée de village. Ils étaient très drôles et très gentils tous les trois.

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.